

# TANKER 4

---

SUPPLÉMENT GRATUIT / BLOCKHAUS-RÉSISTANCE / QUAND TOUT L'OCCIDENT EST À CHIER.

---

***SPÉCIAL JEAN-PIERRE ESPIL***

---





MAGE s'annonce d'entrée comme un livre d'expériences intérieures visant la transe. La visée est ici une double procédure où le syncopage mental et la vitesse énonciative s'associent à ouvrir la passe d'une relation au monde et au corps du monde. Dans cet exercice il n'est pas étonnant que le tournoiement de l'écriture se joue dans les chairs vives d'un bestiaire qui représente les fragmentations de l'inabordable dans le labyrinthe du corps morcelé.

Dans MAGE le lecteur est pris à l'éloge fusionnaire du corps à corps où cela transe de l'os à la chair et chaque image qui se tend à l'autre doit franchir sa séparation — le hachage de la langue — par un effet de vitesse pris dans le zoo orbital dans une glissade nerveuse

et dans ce tournoiement de saccage mental, Jean-Pierre Espil s'interroge :

*Suis-je au centre de la destruction ?*

Et ce centre rougeoit et brûle comme l'intenable intérieur, comme une blessure qui a basculé l'être dans l'abattoir du corps et dans l'écorchement de l'amour des corps. Le débordement transgresseur s'opère dans le défilé des fragmentations accélérées des perceptions avec de la lumière écrasée dans la matière et une réduction minimale de l'être au muscle respiratoire. Dans les images d'insectation des corps les chairs sont lardées et s'arriment durement entre elles. Il y a volonté d'emportement métamorphique avec un change de chairs pour un accès où il s'écraserait dans l'autre. Mais la limite à ouvrir c'est la carapacité de la peau, ce sac de cuir à crever dans la faune des forces, c'est comme l'écrit Jean-Pierre Espil :

*métal contre organique*

C'est le corps de fer caverneux qui ferraille à l'amour comme des prothèses accouplées et où s'enchevêtre la chair qui s'y chauffe à blanc, fixée dans l'indélivrable avec un corps totem sous l'arc électrique de la tension des nerfs. Mais au profond du bruissement des mots, derrière la carapace de cuir on trouve des cavernes de soies, d'étoffes chaudes pleines de tout le sang de l'écorchement de l'étreinte de la pulsion et du battement du sexe et du nerf. Ainsi dans la vision qui s'échafaude, puis s'effondre comme une vague pour se reconstruire inlassablement, il y a un pullulement carnassier d'une faune où Espil se montre hybride, où l'acte d'amour se projette dans le déchirement sous menace d'une mise à mort, et par cet excès il s'exorcise par une transe, c'est à dire un charnier de viande dans le regard où cela tourne autour du sang sur la ventralité cuirassée de l'univers. La volonté de transe est aussi une volonté de mutation, de se métamorphoser pour se fondre en l'autre, une volonté aveugle de parvenir au corps — mais aussi son propre corps — et qui passe par un travail de déchiffrement dans les déchets de ce corps, de sa coulée continue, de sa respiration et de son gonflement dans une tension indélivrable et dans un état indélivré qui bute sur les objets de sa théâtralisation de déchirures où chaque chose est animée de sa respiration interne avec sa puissance indéchargeable gainée dans le cuir de la peau comme sous une menace de mante religieuse dans le faisceau d'un regard de dévoration prénatale.

Lieu mental où :

*L'être ne peut plus avancer, j'entends l'être essentiel, coincé entre deux spasmes musculaires. Lieu où se montre le monstre d'une internité retournée à l'excès sous le regard rapace de son origine et qui se renverse dans la transe inscrite de la lumière des nerfs.*

José GALDO (*Émission "50000 poètes", radio Ark-En-Ciel, Paris, le 11 / 05 / 84*).

Les gens posent des questions, eux ne répondent pas. Ils prétendent à la vie pure, au sommet des montagnes, ou dans la forêt rougeoyante, perdus au creux des blocs de satin.

Vie rêvée, du singe et du loup, de l'insecte et du cobra, vie dans la Maison Permanente. Elle, de pierres entenaillées, enrobées de sucs, s'érige en de curieux endroits de la Terre : creux de torrents, cuvettes sinueuses sous les palmes, dans les mages-forêts, enhardie par la tourbe, gainée de liège, appartenance au monde de la Pierre. Il est lourd d'être Ferme, Habitation, mais peu importe quand on Abrite : les cerveaux giclant d'or et de sources, les transmutations, tous les possibles.

En temps normal, en respiration normale, elle donne libre cours à des soufflements tentaculaires : louves, gnomes, idiots, yoguins, iguanes, quelque peintre de l'art brut, des insectes figés en cristallisations sucrées.

Vers le centre de la Nuit, d'autres êtres ailés accompagnent leur déraison. Ils s'assoient au bord des nectars, figent leurs dialogues en de multiples actes inédits, vrillent et s'abattent, explosant avec l'édifice.

Peu d'humains le savent : ce libidineux sucré n'accepte ni les dénonciations, ni les fausses œuvres. Exclut du pouvoir ils ont le cœur en rate et préfèrent l'immobilité comme acte de violence. C'est là qu'ils rêvent, doctent, annonciateurs de levées d'effroi.

Puis, purs nerfs, se recouchent, accomplissent l'action des hiéroglyphes, prêts de nouveau pour le monde de l'iguane.

La Demeure, chauffée en dernière étrangeté, tous accablés de chaleur, dirige ses vapeurs, renoue avec l'espace.

J'ai indiqué que vivre en ces endroits relevait de la plus pure déconnection, puisqu'il n'y avait RIEN. Cet oiseau (rapace ?), planant haut dans l'azur, finira sûrement dans le fournil avec les autres bêtes dorées à saveur sucrée...

Donc l'histoire du VIDE. Chaotique, rampant, l'exorcisme pour tirer le suc. Traquée de toutes parts la musique vibratile souffle de la forge, pénètre les cerveaux à table rase, accule le rythme de sorcellerie.

Le visage des êtres reflète les coups de boutoir : pâle, venimeux, leurs dorures s'écaillent, s'écroutent en plaques de cuivre vert.

Ils halètent, reprennent la marche vers la forêt, texte dans la main qui saigne, la main âpre et miroitante.

Demain, corbeau lent dans la vitesse de la guerre, la nudité comme alibi, joyeux sous la torture, pesant dans l'immobilité, ils allumeront les feux au hasard des têtes, et puis tomberont sur le gros noyau velu, le noyau de transcendance, mais impénétrable, lui dur à coups de coques, trop puissant du centre.

Dans leur demeure, autour du foyer, on crache le feu, on est souverain mépris pour les tâches quotidiennes. Mordue, la souffrance, la mort. (Le garde-chiourme des corps. Sans corps, on vit l'absolu.)

Le grand sabbat des murènes : le soir, vers les heures passives, le calme est passé poli et clos nacré, l'iguane est redevenue pierre, on peut s'isoler dans les déserts sanguinolents. On danse, assisté du péril, on mixe les sons, les horloges défuntes, on lève les corps en soufflets d'ici-bas, on dérive.

Moiteur du classique rêve, le feu attise la transe, l'homme mûr entreprend de se pénétrer : déchire la cloison, entre en langue propice : c'est la chair au bout, l'organique tremblotis. La merde en saccades, le purin dans la langue des souffreurs.

Attise rapidité, mords l'incruste, l'insalubre, face rouge des crêtes, pile le porge, l'insecte et le poisson, dedans, dans leur suif, leur cargaison d'humides, dedans, au risque des tueries, des cyclopes à foutre.

Êtres pensants, de la nuit, bizarreries des torrents, masques pesants de la danse. Êtres à moi, l'autre idiot, le frère, l'ennemi, la race, Moi je tue, Moi, je relève de la plus pure alchimie, je ne cherche pas à danser le feu, je m'aboulique au son fou des chairs pâteuses et de feu de mes chers idiots, mes dégénérés, ceux d'avant la race des cannes.

Ce visage a pour fouteur le poète, transitoire humide, mixeur des ondes positives. Donc la TRANSE. On s'exclut de la cheminée, du foyer, on marche dans la braise, on percute l'édifice, on irradie les loups-garous, la forêt ensemble mange sa foudre, son masque déchiré sur satisfaction de vert, l'onde pilée, le marc d'insectes d'or, les marais atrapiés, purée, caca, larves broyées, liquidité venimeuse, envol en bracelets du temple.

(...) Pour ramasser l'expression, l'écriture de J-P Espil s'apparente au feu de la terre. Rouge avant tout. Carmin. Écarlate. Grenat. Vermillon. Prune. Cramoisi. Du sang, de la chair, des entrailles embrasées. La voix rauque parvient du cœur de la planète, profonde, rocailleuse, sourde et grave. Chaque texte sera livré, tendu-hurlé. J-P. Espil décortique ses visions. Visions difficilement transcriptibles. Où l'on invente presque le mot qui devrait correspondre à la chose, tant elle est innommable, tant il est indicible. C'est un univers de fiction qui prend figure et corps au fur et à mesure de son accomplissement hallucinatoire. Loin de la fiction d'anticipation où l'on étire le progrès scientifique dans tous ses prolongements. Plutôt une fiction antédiluvienne. Préhistorique. Avec des monstres, des personnages mutants mais dans la chaîne précédente. Une poésie paléontologique, enracinée à l'origine de la parole, de la violence et de l'humus. C'est cela. J-P. Espil est un visionnaire du monde antérieur, du temps des bouillonnements volcaniques, des érosions magistrales, des épidémies lapidaires. Fusion des viscères. Séismes nerveux. Éruptions d'organes. Pour accéder à cette perspective révolue, à cette rétrovision du monde, il y a une mise en condition obligée, qui tient du rite, de la transe, de l'imprécation. La parole au bout de ses prolégomènes occultes se révélera magique. On explore la poésie d'Espil avec la fascination d'entrevoir le limbe oublié de l'être.

Jacques MORIN, revue DÉCHARGE .

Un livre de ténèbres, et chaque page : grouillements, bribes entrelacées, (on aurait retrouvé, quelque part dans les ruines, un manuscrit. Dehors c'était encore le chaos, une guerre — tant d'éléments resteront à jamais indistincts, à peine entrevus, tirés brusquement, & hagards, de ce proche néant); nerfs tordus pareils à des racines, charnier nouveau où flottent encore des preuves : heaumes étincelants, cargos chthoniens — heurter de front chaque obstacle, s'y enterrer — et les vibrantes laves, scories, fantômes piteux, ces animaux de toutes sortes, affublés, truqués, chacun n'étant que circonstance.

Il n'y aurait pas que cela. Le mythe; ce souffle torve qui abat : l'Histoire. Tout ici se délite, surit, les aventures en trompe-l'œil, cascades

imperceptibles, jungles, excroissances diaprées, sensuelles, carnassières; grotesques. Ce serait pis encore : le Haut-Mal, les Souffrances partout instituées. Et tous alors s'adonnent, insectes, reptiles, outils, bonshommes fats & insoucieux, tous se tordent et réclament l'étreinte : novæ de viande glauque.

Il s'agirait ici de ne pas se leurrer : ce que d'aucuns nommeraient gargouillis n'est rien d'autre, rien moins que vérité, palpable, impitoyable.

Il y a ce vertige, tournis, toujours, à parcourir ces lignes, ces crêtes improbables et c'est encore fascination, abîme, gouffre sans cesse sur lui-même s'ouvrant, gouffre aux abords luxuriants de cocagne, gouffre de rouille, d'écheveaux martelés, carcasses confondues, sagas, légendes, mer des Sargasses — gouffre aux pages d'acier, gouffre où le lecteur même, dès lors qu'il accepte le joug, ne pourra que sombrer et, plus tard, tâcher en vain de s'en démettre.

K. PETCHANATZ, revue RECTANGLE.

**Joug et marteau. Deux ferrailles se heurtent, le bœuf attirant le ferrant dans un guet-apens.**

**Le ferrant, hercule de foire, sent les vapeurs de fer et d'alcools ruminer sa lourde face d'homme-métal.**

**Les deux forces en présence occupent tout l'espace : le taureau bande sa peau noire, le ferrant a chaussé ses bracelets de fer, symboles de grande musculature.**

**La bataille est intense, l'enclume rougeoyante : les sorciers ont allumé des feux dans la chlorophylle qui craquellée, plusieurs petits foyers éclatent comme des pétards, les différents ciels de lys et de mauve s'arcbutent de concentrés brunâtres.**

**Luttes.**

**Ferrant-marteau. Bœuf-joug — Ferrant-bœuf, marteau-joug — (il est des rythmes sacrificiels, aux lenteurs voulues, il est de grands balancements, de réelles présences de rites, de fleurs séchées, de grands tableaux noirs au son magique qui acculent la beauté).**

**L'organique ébréché s'éteint devant le feu rougeoyant des princes et des sorciers levant leur tête finale, leur crête rouge de sang, la maladie mentale de leurs chevaux à tout**

**jamais rivés au sol des sabots nucléaires, minés par le grisou des tempêtes**

**intimes, rejetés**

**par les boucs et par les fermiers, menant longue vie roide tout-à-fait éclatée au hasard des cirques et**

**cavalcades.**

**Bataille rangée entre les forces de l'ordre et le pouvoir de l'imaginaire : bilan trois morts, trois clous-rivets rouillés, mille tués de cristal, adolescents nés de vies différentes dans des chambres communes et closes, tapissées de soupapes et de diamants, ou portés en œufs transparents, teinte mauve ou citrouille, dans des billes lestées d'acier trompeur.**



Alchimie de métaux et de corps. Chant du monde des bêtes et des dieux. L'écriture-lave fait exploser tous les carcans. On entre dans la forge. Ça bouillonne et rougeoit. S'il y a un peu de Savitzkaya et un peu de Questin dans les poèmes d'Espil, il y a aussi tout Espil et son flot brûlant dévastateur, cette conquête du monde par le Feu, la première conquête. L'univers du poète rejoint toutes les grandes forces de l'humanité, aborde les thèmes forts de l'existence : rituels, transmutations, animalité, divinité, sexualité, horreur, etc... Rien ici n'est léger; tout pèse son pesant d'or (« le langage d'abord »). On se dit que l'auteur est un soufflet de forge et qu'il a réellement « quelque chose dans le ventre » comme on dit.

Françoise FAVRETTO, revue *MENSUEL* 25.



“RITUEL-FOUDRE”, place Saint Sulpice, Paris, le 24 / 06 / 88.

Cher Jean-Pierre Espil,

merci de votre confiance : il y a dans *Mage* ainsi que dans *La Louve* une tension qui ne trompe pas, constante, à laquelle je suis immédiatement sensible. À la violence de ce qui vous agresse vous répondez par la violence des images et des rythmes : essoufflé, vous ne rendez pas gorge encore, et vous trouvez toujours la force de l'élan, même en la chute.

Vous n'avez pas fini de vous rendre « à l'intérieur », dans la « grande cicatrice pure de tout onguent ».

Très cordialement,

Pierre DHAINAUT, 31 / 12 / 1983.

Cher José Galdo,

j'ai reçu et lu en même temps votre livre et celui de Jean-Pierre Espil, ils sont frères. Les rythmes ne seraient-ils pas semblables, ils ont la même intensité qui « crève l'écran », sans cesse, qui fore encore, dans la nuit, dans la seule lumière qui ne trompe pas, celle du vertige. Mais après cela, comment écrire à côté ? Je me retrouve maladroit. Alors il vaut mieux rester silencieux comme sur la plage que vient juste de quitter la tempête, lorsqu'on sent le creux encore aimanté par les vents, et c'est là que j'entends la rumeur d'*Extraits de l'ex-être* ou de *Mage*, c'est de là que je regarde ces têtes béantes ou plutôt qu'elles continuent de me fixer.

Je vous remercie ensemble. Tout amicalement,

Pierre DHAINAUT, 17 / 08 / 1990.

**Mogol perdu au centre des loups.**

**Quel vrai visage prendra demain le sang rituel ?**

**Quelle langue, sachant les monceaux de fouaillerie ?**

**Des tonnes d'hommes, de chairs souhaitées, rivalisent en putasserie. Suis-je au centre de la destruction ?**

**Ma mère est morte au printemps. Je vais tout faire sauter, tout ce qui est constructible, toute fleur à foutre et qui m'emmerde.**

**La notion de violence naît avec la liquéfaction de mes aurores.**

**J'ai tout perdu dans la nuit de la vie, ce quelconque cheminement au sein des étouffants spectacles, et ma mère est morte et je ne vivrai plus au diapason des autres.**

**Allergie des laines. Animaux flasques de l'impuissant. Mi-long. Mi-laineux. Mi-crispation. L'arbre bascule sur la fonte des glaces. Tracés vertigineux de vies toutes sanglantes. Mi-long. Mi-boyau. Mi-clair.**

**Dorénavant abattre les sacs de viande. L'onde forgeuse ébruite étincelles et coquelicots. En jets multiples l'itinéraire sangle mon indicible Moi. Sera-t-il mou le ripolin ? L'être incandescent désertique va au-devant d'iris rouges, de mangues, toiles multiples. L'être sort par les narines. L'écrasement des menthes sur les tables de marbre. Rituel. Figuration putassière. Troubles de l'angleux.**

**Cyrus a crié. A mordu incroyablement court. À nue la vitesse de la guerre. Se mirent dans les gitanes, les yeux fourvoyants, l'île des morts.**

**Renaissance des saignements : toute femelle, couleuvre, mérite l'abattage.**

\*

**Ceci très près de la mort. Ceci très près de la mort.**

**Le corps près de l'innervation total. Ces figures de princes lovés en boule, en demi-teintes sismiques. Très près du nerf de la mort. Plus le costume, plus cette vie d'autrefois, le moindre contact avec l'humain, le vide, me transforme en boule tétanisée, le strict moignon étouffant de mes pores refermées, mes délicates usines à air.**

**Entre deux peaux, entre deux têtes, j'écartèle, infirme, pâle d'efforts à sueurs froides, mes membres vaincus par la polyo.**

**L'être ne peut plus avancer, j'entends l'être essentiel, coincé entre deux spasmes musculaires. En venir enfin à toutes ces formes que je n'aime pas expliciter, optant pour un certain mystère TRANSMUTÉ d'un langage filtré par toutes les cloisons positives du cortex.**

\*

**La voix est le noir de l'os, comme infime poussière née de la nuit. Le larynx en pâtît, c'est l'or qui s'essuie la gueule, à la planète rouge comme aux centres de combat, l'itinéraire velu que brûle le gaz de cri.**

**Tu es terrain de haut, Noir, ouragan du sud des cieus. Certains êtres tambourinent aux cloisons des gargouilles, entravés de laine. Des cornues magnétisent le produit, l'os ne fournit plus que la poudre des corps. Le cri corrode la raison. La voix étreint le mal, étouffe la guenon du Nerveux Négatif.**

\*

**NOUS SAIGNERONS CE JOUR PERPÉTUEL D'ESCLAVES.**

**Tête l'onde de mort, le fourbe et la peau mangée, le maître-nœud corps du Soleil.**

**Le miroitement des Antres, la Succion de la Poudre.**

**Fusion de l'être et du magma des sources.**

**Serons sans doute vermiculés, en ce sens d'êtres-nœuds mordus et sales, où la semence de venin engrosse et trait la nuit.**

**À la horde ! Au placard noir, velue grotte du crime !**

**Sècheresse maléfique d'iguanes d'enfer, le Velu son père, son ignominie. Quelle filiation ?**

**La tourbe, le hachoir, la bête mordue des plaies, la chevauchée des Rouges !**

« Je ne connais pas d'autre monde que moi-même dans moi-même. Au fond. Au fond. »  
 Taisez-vous ! Un enfant parle. Celui qui se souvient déjà des chaos, de la rouille à venir. Celui qui se déguise en taureau, en négresse, devient ange et devient monstre. Visionnaire et prophète. Prédit, prévoit, devine : Gorian, l'enfant de soufre, le monstre, devine les mystères des fauves et des mers, les nuits à venir (« La vraie nuit est derrière, sacrée. »), devine les intrus, les guerriers, les sapeurs, les nouveaux fauves, les bottés, les casqués, les traîtres.

C'est un très beau livre qu'Espil nous donne à lire. J'y retrouve la sauvagerie, le rythme que je lui connaissais. Une écriture presque gestuelle, mouvante, tourmentée, et terriblement paisible parfois. Des visions, des paradoxes.

« Le feu, la rouille, mêlent leurs puissances contraires, encagées, qui explosent au moindre échange sexuel. »

Histoire du vide. « Tout dépend du désert, des jungles traversées, du miroitement de certains lacs du vide. Certains lacs du vide. Couteaux, aiguilles, diamants. » Histoire du vide. Des êtres souffrent dans la forge, exultent parmi loups et murènes. Jusqu'à la transe (« loin des Blancs, des sectes blanches »). Découvrir des tas d'Afriques, d'Égyptes, des poisons, des sorciers. Le monde des loups y est sublime. Pernelle, la femme-louve, s'y jette et s'y roule. « Elle se couche dans les pattes griffues, les nerfs de bœufs sauvages, qui lacèrent la peau, symboles attirés du sommeil, le grand songe des louves à sexe inassouvi. »  
 Un livre fort et neuf.

Agnès HENRARD, revue "L'ARBRE À PAROLES".



J'ai retrouvé dans vos textes ce souffle brûlant qui sourd de votre recueil "Mage", innocence et férocité des mots emportés par cette vague déferlante où l'écriture s'hallucine, ne quitte presque jamais ses origines organiques et implose sous les yeux de l'être apparent, oublié, retrouvé après cette expérience de vide existentielle que demeure l'écriture torrentielle.

Patrice BÉRAY, revue DELTA / STATION BLANCHE DE LA NUIT.

Cher Jean-Pierre Espil  
 Merci de *Mage* suivi de *La Louve*. Oui, je l'ai lu, et je constate que le poète trace lui-même son rayon bleu barré de rouge. Dans ce monde dévasté, plus que jamais la poésie n'a de chance de survivre que dans la maquis essentiel; j'ai pris acte que vous avez pris vos dispositions — comme d'autres poètes amis, comme moi-même — Il ne reste plus qu'à attendre le voyant supérieur qui surgira de LA TRANSE pour transgresser le langage de la nouvelle infamie qui fait de l'or avec la fausse parole...

François DI DIO (LE SOLEIL NOIR).

## LA LOUVE (extraits)

Pernelle suit la piste sanglante, mime le coq au combat, avec des bavures, des giclements de haine, transmet la course par la vibration tactile, casse toutes les pattes des chevaux hypertendus, molosse risqué aux cataractes naines.

Et se tord, apitoyée, reprend le risque du glacier, redemande l'étymologie, saxo striant les singes.

Elle suit la piste des œufs, des larves, des boursoufflures, enfouie dans l'éclair de ses rages, les mouches à leur tour s'engorgent de sa vitalité, piétinent l'orage, la souche, l'humus, déglutissent leurs larves attachées à leur cul, dans l'hydromel de leur cerveau, minuscule goutte d'esprit.

Piste des œufs, piste des nerfs, piste des os blanchis, décomposition hâtive, des haches étincelantes à double tranchant, des êtres qui vont vers leur dernière transition, leur cimetière des éléphants, et vont déposer leur cocon blanc, putréfié, symbole de survie utérine, et on a fait le tour, et les cercles s'allongent, s'allongent, meurent en rides magnétiques, au-delà du sommeil, des rêves, de la mort.

C'est l'orgie des blancs organes, de ceux qui gavent les renards souterrains, et la Belle s'essuie, la bouche encore gloutonne noyée sous le fard des foutres compacts, elle s'en fout, quitte le cimetière, repart vers les bêtes à sang chaud, vers le cycle infernal, comme si la vie avait un sens...  
 Connaissant bien la montée des risques, se lave à l'eau froide, corps arqué en position d'orage, s'incorpore des glaçons au teint, pour le frais et les rides sauvages.

Laborieuse beauté. Son double, le Michaël des organes. En fait, cette succession de troubles sensitifs indique une inadaptation. Ah ! Ah ! Les loups sont bien là pour la curée, leur fourrure manipulée adroitement fournit l'électricité bandante...

Pernelle recouvre son jugement de pastilles multicolores, entre dans la forêt comme un pistil dans la guerre des nerfs, se heurte au miracle des éléphants, mais n'y croit guère.

Elle se couche dans les pattes griffues, les nerfs de bœufs sauvages, qui lacèrent la peau, symboles attirés du sommeil, le grand songe des louves à sexe inassouvi.

Les insectes ventrus ont craquelé leurs membranes. Soporifiques les gestes miroitant la danse. Dans les yeux à vrille des liquides blanchâtres embrasent la vue à laitances.

Aquat. Liste des baumes aux momies d'errance, entre trouble et viscosités. Ma chaîne d'irradiations ameute les circuits d'intègres libations souterraines des boues secrètes, des organiques séismes. Les centres se déplacent : les cercles affluent, à soif d'onguents et de rythmes. Cercles d'étranges histoires, poèmes pelés par les machines à écorcher, êtres à casser les verres mous bouillis à l'eau stridente, sexes à textes, florilèges rauques, aiguilles solaires. Pelées, les louves sont encore de sang entier, muscles rouges suffoquant bruyamment sous la pression polaire.

Les loques chaudes enluminées de vapeurs s'exacerbent en cristaux glacés. La nuit morte écrase les membres.

Elle reprit un peu de liqueur, endommagea son foie, sa rate, sa colite. Elle n'avait pas faim. Une mort réelle rôdait alentour, et pourtant l'envie lui plut de boire, d'accélérer son sang, ce tournoiement brunâtre dont la mémoire ne gardait aucune trace de la source. Ainsi elle but, arrosa un loup, auquel elle mit le feu, le suicida dans la fièvre boréale.

Le terrain grouilla un moment de minuscules flammèches, d'explosions ridicules dans cet espace démesuré, des bestioles creusèrent plus profondément pour n'être point victimes d'éclats. La vitesse à ce moment-là atteignit son troisième degré d'endurance, avec encore une méfiance accrue de la part des autres fauves.

Pernelle sentit alors son corps triple, tandis que les grandes bêtes basculaient dans le précipice, ainsi que les tonnes d'acier, d'or et de cuivre, qui devaient pour toujours leur servir de cercueil, les écraser en bas, métal contre organique.

Troisième vitesse ! Quelle énormité ! Quelle charge pour les cœurs endoloris, les saccages déjà prodigués dans les chairs mâchées, soucoupes bleutées.

SUIVRE !

Le poids léger de la vitesse, les raies spectrales de ceux qui s'identifient à des poètes. Images d'aliénation, pâte acide fictionnelle, rêve, nostalgie, réalité. « *La vie est petite / juste un hold up manqué* », Josée Yvon... la mort joyeuse des étoiles et des satellites... un moment d'utopie... et puis les lumières glaireuses de Main Street, et les gens plus petits que nature... les boutiquiers, les crétins conformes à la règle... l'agression givrée de la réalité... Mots-images. Fulgurances. Vitesse. Images sur-codées. L'écriture de l'image. La lecture du quotidien. Vieux échos. Et déjà les ruines de l'hiver... ghetto d'images fixes...

Aliénation collective... J-P Espil, J-L Houchard, sont-ils dans la ville?... nulle part ? Espil dit: « J'ai tout perdu dans la nuit de la vie », et il ajoute : ON EST VIEUX DE PENSER...

Nulle part nos viandes de napalm... le temps des assassins... nulle part, chiffons pourris et sacs d'ondes, fleurs scalpées de la rage et de la mélancolie...

Êtres bleutés électriques... le mythe quotidien... LE MYTHE EST UNE PAROLE... alors nous pensons au pape et au plus pressé ... Khrishna chair à pâté... chimère des hommes nus... ivroge lunaire... et le cri du cloporte...

OUVRIR L'ÊTRE ? FERMER SA GUEULE ? Se défaire de soi-même, dans le dur, dans l'offense... des cieus de goudron, Congo-Transe dans la poussière de métal...

Langage filtré par les souvenirs d'enfance... Je ne sais rien de vous, Mage, jeunes loups, ours caché dans le cul boursouflé des nonnes... Traces, idées fixes, temps de barbarie... il faut dire sa folie en nœuds de sang...

L'ACCENT DU TAIN GERBE entre les pages de J-L Houchard...

Grottes aux moëllles bleutées... radioéléments Archange repenté, que dites vous ?

“Poésie”, littérature, idées ?...

Stocker cette chevelure acide, fraîches dérives entre les lignes-nébuleuses...

Vivre... anonyme... ne pas être... à l'affiche l'éperon pied de crachoir... Mettez des fleurs à vos chapeaux... sillonnez les mers, la terre et les airs... cascadeurs sous-vide...

globes hermétiques... l'écart du moment vécu... zones urbaines hallucinées... villages immobiles... les pages surgelées de Bulteau et de Messagier... le pillage du temps qui reste...

Échardes de tabernacle pédalant dans le pavot du goudron... vigie de satin pâle...

Bruits blancs, gestes déboîtés, ancolie bleue...

Tri automatique troué de silence...

Les trouées polaires de F-J Ossang...

l'utopie-ludique dans la boue de la rue...

Flashes, crampes, jerry cans de

neige lysergique... en sourdine la

buée ventriloque se répand...

Ricochets des bruits-vérités...

Charpie de terreur ancrée aux

églantines gantées de miel...

Résonances floues et folles

dans le cercle vicieux de

l'Occident opaque et béant.. les hachures de

l'Indigo pillent le

quotidien...

Échos de nulle part...

Alain Jouffroy l'a défini :

« À quoi bon des poètes,

dans un monde de

pléthore et de famine, de

confusion inextricable, où

tout est d'autant plus à aimer

que tout y semble abject, barbare, haïssable ?

C'est le confinement qui rend fou. ».

La mort, invalidée par l'orage de ce monde de fer, creuse l'irruption momentanée au centre même de la terre.

Les êtres bombardent d'éliminations fugaces cris et mugles, langues de poudroiment, fourmillant de manducations en manducations, êtres bleutés, longs reptatoires pleurés, tels dans la folie des couleurs qui s'atterrent.

En cette nuit électrique, les râles peuplent notre élasticité de sangles moirées, nouvelle lenteur hybride de tables incises de silex, lourds socles ravagés de rituels, de sangs inoculés, de  
v e i n e s



éclatées,  
l o n g  
tournoiement  
des centres mira-  
culés de terre, êtres  
nouveaux, largués de  
l'espace par d'intenses  
c o n v u l s i o n s ,  
soubresauts des vies  
des grandes fosses,  
appontements liquides  
noyés de grosses  
perles, balancement de  
la grande fosse-forêt,  
dans les liquides inoculés,  
dans ce grand sens de fer  
débondé de l'outre, la nuit de la  
folle, que déterrent les métaux, les

haches, les épieux, abondamment mixées en des salaisons froides, fixées de nages en noyades, reculées depuis le trop-plein, se sauvant elles-mêmes, gardiennes des centres, des stridences aquatiques, le long museau de la terreur d'être, des ellipses épileptiques, quelle rumeur mangée, humorale, la fin des non-dits, l'interdit de terre, la sauve majeure des pétrifiés.

L'autre a encensé ce chant, perduré dans nuit-outre, et capté il a, enfin, hurlé une danse, hors des larynx momifiés, fond et fût mixés, debout dans la grande gorge, l'abîme des miracles, cette refonte de vie surnoyée-résurgente. Nous, castrés de glotte, avons recouvré ce sens hypertrophié du cri, voleurs dans ombre et mer du circuit du sang blême.

### Une poésie de l'instant.

Plus qu'une simple lecture poétique, éventuellement agrémentée d'un accompagnement musical, la poésie sonore plonge ses racines aux origines de la littérature futuriste ou dadaïste du début du XX<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui, des artistes tentent toujours de faire exploser des textes ou des partitions hors de la page écrite. Pour exemple, le Réseau Houchard ou le peintre Daniel Humair qui, vendredi soir au Grütli, ont privilégié l'instant poétique, musical ou vocal, d'un chuintement ou d'une modulation.

Qui chercherait un sens précis aux élucubrations phonétiques du Réseau Jean-Louis Houchard, de Jean-Pierre Espil ou de Jean-Pierre Bobillot s'égarerait rapidement dans l'impasse des conclusions erronées. En effet, la poésie sonore privilégie avant tout l'instant, unique dans le temps, l'espace d'un spectacle. L'émotion surgit ainsi au détour d'une assonance, évoquant à qui voudrait s'en imprégner un univers imaginaire infini.

Il suffit alors d'une sonorité, d'un rugissement, d'une voix déformée mécaniquement pour entrer au pays fantasmagorique des prédicateurs médiévaux. Des chants mystiques scandés, hurlés, des cris de bêtes affolées, égorgées et l'inconscient se laisse envahir par la crainte irraisonnée d'une fin du monde hallucinante, angoissante. Mais le rythme des sons, des mots inventés mis bout à bout peuvent aussi engendrer d'autres images personnelles, en rapport avec le vécu, l'inconscient ou les désirs de chacun. Ainsi la poésie sonore pourrait pour les amateurs de BD s'apparenter au vocabulaire onomatopéique de leurs lectures. Et pour les nostalgiques de cultures lointaines ou plus proches, ces scansions vocales ne seraient que discours tribaux ou politiques, suivant le ton, «l'accent» et la déclamation.

De même, l'extraordinaire performance d'une détonante poésie musicale de Daniel Humair, qui mêle percussions, vibrations et grincements, semble parfois évoquer les galops aquatiques de mystérieux chevaux, ou alors un carnaval, ou encore, plus simplement, des bruits, des chuintements mélodiques ou esthétiquement dérangeants.

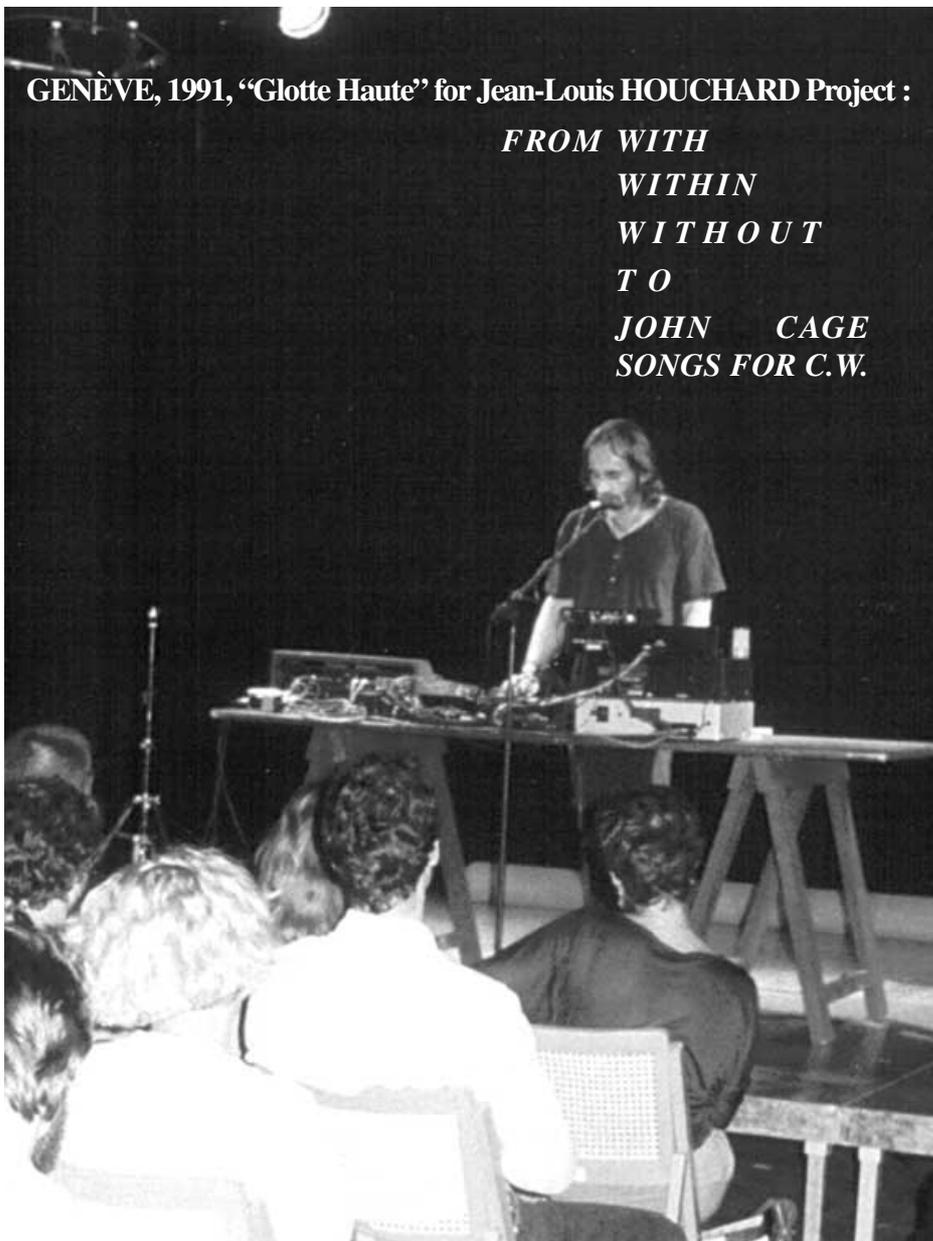
Francine Collet, "LE COURRIER de GENEVE", 9 septembre 1991.

(...) Espil, pillard, pilleur de rhombes et pilifère— puissance indéniablement animale qui réintègre sapiens —, espèce de gigantesque grelot de chair en transe, sauvage geyser pulsionnel sécrèteur de secrets, pilant tout «filet de voix», tout beau grain—bon teint monophonique, pileur de fond et fondeur de rut. Espil bouche de sang noir, bouche de sang blême, bouche libidinale, bouche d'ombre ludique et lubrique, bouche d'ambre et de musc (et non de myrrhe et d'encens), bouche de cendres (et non de neige), bouche d'encre, bouche d'égoût((ante) en tant qu'elle expulse, restitue ce que la bouche de lumière, la bouche d'ange, avait confisqué, bouche issue des marécages des Campots, irruptive, éruptive, et qui vit de-dans leur matière décompositionnelle, bouche souple et rauque, bouche ravie de raviner les mélodies et rythmes qu'elle consent, bouche où les mots claquent en cloques, où glougloutent les acidités stomacales, où persiflent et arrachent les flatuosités et les bourrasques du cri, bouche outrageusement triviale qui brûle brute — pneumatique de la forge — ... Mais de l'idiolyse peut sourdre un soupir en suspens, une appogiature abstraite, une longue incantation diplophonique. Tellurique, Espil est cosmique. De toutes façons voix-protée, extraordinairement perverse, inqualifiable, qui, délaissant la puissance de l'éjection, peut fonctionner presque imperceptiblement, imprédictiblement inoffensive, naïve : cantillations de fond de gorge ou nasards, babillements infans et murmures de comptines, infimes mastications, simili-baisers et autres labialisations saugrenues, bulles... Elle peut aussi se dissoudre ou se vautrer dans les fastes nauséux de l'électronique digitale — Chair et Chiffre, l'empreinte de l'homme mutant — Espil, être transitoire, transfini, shaman basque qui assume la condition médiumnique de l'homme.

Jean-Louis HOUCARD  
(extrait d'un article paru dans "POÉSIES SONORES", CONTRÉCHAMPS ÉDITIONS, Genève, 1992).

GENÈVE, 1991, "Glotte Haute" for Jean-Louis HOUCARD Project :

FROM WITH  
WITHIN  
WITHOUT  
TO  
JOHN CAGE  
SONGS FOR C.W.



Pâle pulso larynx la douille m'agorge.

De ces êtres qui ont fait cesser tout chant, du moins en apparence.

M'étreignant volontiers au son d'ONS nés de l'humus, du grave des plaques, du rêve cramé de l'orcal, du système bourdon signifiant l'insecte élu à l'interne du corps d'insecte, bourdonnant et fourmillant la fourmi et ses viscères, et son sang.

Et les marais aux multiples billéicornes, ramassés dans leurs trompes et leurs sucs, leur infravision, leur être de plus en plus dans mon corps, bissoufflant. L'ultrason m'éblouit, soleil de vaste écho, minuscule séisme. Alors vint une onde, de l'air et de l'eau, et de la peau sismique, et un chant m'aveugla, car Voir les êtres c'est écouter leur transe. Capter leur moindre tentation de fibre, leurs arides goûts pilés aux maudites besognes. Le poison même devenait souffle.

Et le souffle grandit, être humain, « en apparence ». Et l'être humain chanta l'inverse de son corps, de tourbe et de liège. Et le corps était haut, plus près de toute plaie ouverte, à la tête, aux morsures, lents gestes de mercure, langue de soufre des primitifs terriers.

Glotte haute.

Le son amplifia la caverne, brûlure.

Malgré le sec du sable, la gorge serrée du plasma de la fin, perte.

Et le vent

me dit le chant le signe des grandes veines d'animaux fabuleux, charriant la fiente, le lent organe nécessaire du jouir.

Et face contre oreille, le flux avide des gromelos, les êtres aux âtres verticaux, renâclant au vertige, la nuit.

BIO-BIBLIOGRAPHIE

Né le 04 / 02 / 49 à YZOSSE (Landes).

A publié :

- “L’ADOLESCENT BLANC”, sous le pseudonyme de Paul Nuiage (Éd. P.J. Oswald, 1976).
- “MAGE suivi de LA LOUVE” (Auto-édition, 1983).
- “PYLÔNES DE FOUDRE” (Le Jeu Des Tombes Éditeur, 1987).
- “L’ADOLESCENT BLANC, MAGE, LA LOUVE, PYLÔNES DE FOUDRE, L’EXPLORATEUR” (Blockhaus Éditions, 1990).

A participé aux revues et journaux :

AVANT-FUTUR; BLOCKHAUS; BUNKER; CAMOUFLAGE; CHEVAL ROUGE; CORTEX DE NUIT; DÉCHARGE; DELTA / STATION BLANCHE DE LA NUIT; DERNIÈRES PLUIES; DEVIL / PARADIS; DOSSIERS D’AQUITAINE ET D’AILLEURS; ÉLECTRE; KANAL MAGAZINE; LA POIRE D’ANGOISSE; L’ARBRE À PAROLES; LE DÔDÔ; LE JEU DES TOMBES; LIBÉRATION-MAROC; MAGAZINE LITTÉRAIRE; MAISON ATRIDES; MENSUEL 25; MRORCH; OZ-IT; RECTANGLE; REGART; SI BRÈVE L’IVRE; SPHINX; STJERNEN; STRASS POLYMORPHE; STYLE; TANKER; TRACES; TYR; RÉSEAU 666...

Anthologies :

- “ANTHOLOGIE 80” (Éd. Castor Astral-Atelier de l’Agneau).
- “POÉSIES SONORES” (Contrechamps Éditions, Genève, 1992).

Émissions de radio :

- “M COMME MAGE” (Radio-Friandises / Arras, mars 83).
- “50000 POÈTES” (Radio Ark-en-ciel / Paris, 11 / 05 / 84).
- “LA VIE AU GRAND HERTZ” (Bordeaux, 85, 86, 88, 89, 91, 92).
- “LA DURÉE DU OUI” (“Clair de Nuit”, France Culture, 04 / 03 / 87).
- “TEXTES” (France Culture, 01 / 04 / 87).
- “LE NUMÉRO 1 DE LA REVUE BLOCKHAUS” (“Clair de Nuit”, France Culture, 07 / 09 / 88).
- “LA REVUE BLOCKHAUS” (Radio média-Val, Provins, 07 / 11 / 88).
- “CLAIR DE NUIT” (France Culture, en direct du Salon du Livre de Paris, 23 / 05 / 89).
- “CANAL SUD” (Toulouse, 22 / 04 / 90).
- “LA POÉSIE SONORE” (Radio-TV Suisse Romande, Genève, 06 / 09 / 91).
- “CLAIR DE NUIT” (France Culture, 09 / 09 / 92) : “LE PROJET HOUCHARD”.
- “SCHIZOPHRENIA” (Radio-Campus, Lille, 92).
- “EPSILONIA” (Radio Libertaire, Paris, 05 / 06 / 93).
- “A.C.R.” (Atelier De Création Radiophonique) : “LE PROJET HOUCHARDIEN” (From With Within Without To John Cage Songs For Christian Wolff), France Culture, 05 / 12 / 93).

Son-Action (lectures-performances ; travail électroacoustique sur la voix et le son) :

- 1 K7 “Mise en voix de MAGE” (Blockhaus Éditions).
- 1 K7 “Mise en voix de TRANSBORD ÉTERNITÉ, de LA NOUVELLE DANSE DES MORTS” de José Galdo.
- 2 K7 “Mise en voix de EXTRAITS DE L’EX-ÊTRE” de José Galdo (Blockhaus Éditions).
- 1 K7 “Mise en voix de MI-ANGE, MI-DÉMON” de Philippe Pissier.
- 1 K7 “Mise en voix de L’ADORATION DE LA VIANDE et de LE BONHEUR DE LA MORT DES ANGES” de Thierry Tillier.
- 2 K7 dans les compilations de “Que Faisiez-Vous Derrière l’Oreille ?” (Didier Moulinier, Bordeaux).
- 4 K7 dans les compilations de “Lèpre Électrique” (Jean-Pierre Bobillot, Arras).
- 1 K7 avec le groupe “Totentanz” (Underground Productions, Lyon).
- Participation au projet de Jean-Louis Houchard : “From Within Without to John Cage Songs For Christian Wolf” avec John Cage (USA), Jean-Louis Houchard, Anne Gillis (France), Denis Reynier (France), Jérôme Scheubel (France), Julien Hevessy (France), David Moss (USA), Daniel Humair (Suisse), Masami Akita (Japon), Frédéric Bailly (France), Lê Quan Ninh (France), Daniel Charles (France), Jean-Marc Weber (France), Roland Chopard (France), Vincent Barras (Suisse), René Farabet (France)...

- Interventions à :
  - Carcassonne, dans le cadre de “La Ruée Vers l’Art” (19 / 05 / 87).
  - Paris, dans le cadre de “La nuit du marché de la poésie”, place St Sulpice (24 / 06 / 88).
  - Paris, dans le cadre du “Salon du Livre” (émission en direct dans “Clair de Nuit”, d’Irène Omélianenko et Jean Couturier, sur France Culture; 23 / 05 / 89).
  - Tarascon (Bouches du Rhône) dans le cadre du “Festival International de Poésie Contemporaine” (06 / 08 / 91).
  - Genève, dans le cadre du “Festival de La Bâtie” (“Poésie Sonore”, 06 / 09 / 91).

\* \* \* \* \*

BON DE COMMANDE POUR (.....) EXEMPLAIRE (S) DE :  MAGE (le livre) de Jean-Pierre ESPIL (Prix : 60 Francs)  
 (.....) EXEMPLAIRE (S) DE :  MISE EN VOIX DE MAGE (une K7 C60; prix : 50 Francs)

Nom:.....Prénom:.....

Adresse:.....

Règlement à l’ordre de QUIROGA, 27 rue Jean Cottin (Esc C), 75018 PARIS.